

## Langue et littérature française du Moyen Âge

M. Félix LECOY, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Nous avons poursuivi, au cours de nos leçons du *mardi*, l'examen d'un certain nombre de romans du xv<sup>e</sup> siècle français. C'est là, nous l'avons dit l'an dernier, un domaine particulièrement deshérité. Les textes sont, en effet, il faut le reconnaître, pour la plupart, d'une assez grande médiocrité ; il s'agit, par ailleurs, d'un genre qui est manifestement sur son déclin ; non seulement l'élan intérieur, la force vitale lui font souvent défaut, mais surtout il est l'expression ou le jeu d'une société qui est sur sa fin, ou, plus exactement, qui va subir de profonds changements dans ses modes de pensée ou de sentiment, et qui, par conséquent, ressent plus ou moins confusément le caractère archaïque et inadéquat des formes d'expression dont elle a usé jusque là. Elle n'en est pas encore à tenter de nouvelles recherches, à s'ouvrir de nouvelles voies ; mais les sources vives d'inspiration se détournent évidemment des domaines qui avaient porté depuis si longtemps de si riches récoltes. Cependant, par une sorte de paradoxe, certains de ces romans, en dépit de leur caractère conventionnel, ont connu un succès prodigieux et qui s'est parfois prolongé jusqu'en plein xvii<sup>e</sup> siècle — et cela, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, qui les a connus par des traductions plus célèbres à l'occasion que l'original même : c'est le cas, entre autres, de l'*Olivier de Castille* dont nous nous sommes occupés cette année. Il y a là un **bel exemple**, si je puis dire, de survie posthume et de la puissance de ces idées mortes, sur lesquelles, à toutes les époques, vivent tant de générations. Il est juste, cependant, de noter que l'on rencontre tout de même, au cours de ce siècle, quelques œuvres dont l'intérêt et la valeur ont droit à une estime permanente, en particulier quand les auteurs ont su prendre pied, en dépit du poids de la convention littéraire, sur une réalité solide et profonde ; je pense plus précisément à certains recueils de contes qui préfigurent ce que sera la nouvelle du xvi<sup>e</sup> siècle, et qui, sous des dehors le plus souvent plaisants, témoignent d'un sens aigu de l'observation et d'un goût pour le concret qui leur assurent une vraie valeur. Toutefois, par une sorte d'ascèse critique, nous avons, cette année encore, consacré nos efforts à des œuvres d'allure plus traditionnelle. Le cours, qui sera continué l'an prochain, nous permettra sans doute, si nous en avons le temps, de passer à des textes plus plaisants.

Nous avons terminé nos exposés l'an passé sur l'étude d'un roman écrit directement en français par un auteur provençal (marseillais plus exactement), le *Paris et Vienne* de Pierre de LA CÉPÈDE. Nous sommes tout naturellement passé cette année à un autre roman qui a également vu le jour, très certainement en Provence lui aussi, mais beaucoup plus célèbre, le *Roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*. Nous étions là, en principe au moins, sur un terrain un peu plus connu, la littérature critique consacrée à l'œuvre étant relativement abondante. Nos exposés ont essentiellement porté sur l'étude des thèmes traditionnels mis en œuvre par l'auteur (séparation des amants à la suite de l'enlèvement d'un bijou, qui est un gage d'amour, par un oiseau de proie, captivité du héros chez les infidèles, épreuves de l'héroïne durant l'absence de l'aimé, processus du retour, de la réunion, de la reconnaissance réciproque des deux membres du couple, etc...) ; l'étude de ces thèmes, qui se retrouvent réunis selon un enchaînement analogue dans d'autres œuvres (italiennes, en particulier) nous a permis de reprendre la question, sinon à proprement parler de la date du roman, du moins de ses origines prétendument anciennes. Bien que les élucubrations sans fondement d'un P. Gariel, qui voulait faire remonter l'œuvre au XII<sup>e</sup> siècle et croyait y voir le reflet d'une certaine situation réelle, soient depuis longtemps réfutées, on voit périodiquement réapparaître des tentatives qui se proposent de repousser dans le passé le moment où l'aventure a pu être combinée (Coville, par exemple, ou Pichart, ce dernier en réponse ou en critique à une étude de Schreiner consacrée à la version grecque moderne). Il faut renoncer à cette hypothèse. L'auteur, inconnu d'ailleurs, qui se proposait manifestement de donner un arrière-plan pseudo-historique et comme un soutien de dignité à l'aventure de ses héros, a lié cette aventure à la fondation de la ville de Maguelonne ; ce faisant, il peut donner l'impression d'utiliser quelques vagues données historiques anciennes, que l'on a voulu porter au compte d'un personnage ou d'une version archaïque. Mais il n'y a là qu'illusion. Le roman a certainement été conçu dans la région même de Montpellier, pour un public, sinon local, du moins régional, et les quelques bribes de réalité géographique et historique qu'il peut offrir ne sont que du tout venant, facile à acquérir auprès du premier clerc venu de l'église de Maguelonne.

Nous sommes ensuite passés à l'étude d'un roman, d'une nouvelle plutôt, de l'extrême fin du siècle, à savoir le *Roman de Jean de Paris*. Là encore nous avons affaire à un texte relativement célèbre, dont le succès (comme celui de *Pierre de Provence* d'ailleurs) s'est prolongé jusqu'à l'époque moderne grâce à la littérature de colportage et les éditions de la Bibliothèque bleue. Jean de Paris met essentiellement en œuvre un thème plaisant qui oppose, dans des conditions très précises, un jeune amoureux plein de charme à un barbon ridicule. Sous une forme tout à fait analogue, mais sans que l'on puisse établir de lien direct entre les deux œuvres, le thème, qui est d'ailleurs un thème traditionnel, avait été utilisé par Philippe de BEAUMANOIR dans un roman délicieux, le *Roman de Jehan de Dammartin et de Blonde d'Oxford*. Fait à noter, dans les deux romans, le barbon ridicule (mais traité sans trop de méchanceté) est un

anglais. Cette situation posait le problème du jugement que les Français ont porté au moyen âge sur leurs voisins d'Outre Manche. Ce problème, il ne pouvait être question ici que de l'envisager sous l'angle de la littérature ; et c'est ce que nous avons fait, en nous arrêtant en particulier avec quelque complaisance sur un texte du xv<sup>e</sup> siècle sans valeur esthétique, mais très instructif, le *Débat des hérauts d'armes de France et d'Angleterre*.

Enfin nos dernières leçons ont eu pour sujet un roman inédit — inédit à l'époque moderne : *Olivier de Castille et Artus d'Algarbe*. Nous avons pu en donner une analyse détaillée et montrer comment il est fabriqué à l'aide de lieux communs narratifs empruntés de toutes mains par un auteur adroit, mais sans grand talent, qui a su toutefois fournir à son public exactement ce que ce public attendait de lui : une histoire en apparence nouvelle et inédite, mais combinée en fait selon les règles d'une recette déjà cent fois mise en œuvre. Le succès du roman en Espagne, en Italie, en Angleterre a été considérable ; on en réimprime aujourd'hui encore la version espagnole légèrement rajournée.

Nos leçons du *jeudi* ont été consacrées à l'étude du cycle de contes pieux qui constituent le recueil français de la *Vie des Pères*. C'est un sujet que le professeur a depuis longtemps abordé et qui doit aboutir à une édition de ce texte, fort long, édition qui doit être accompagnée d'un examen d'ensemble des thèmes et motifs mis en œuvre par l'auteur. La réalisation de ce projet paraît devoir ne plus être trop lointaine. Le cours sera continué l'an prochain.

#### PUBLICATIONS

Discours prononcé à la séance publique annuelle de l'*Académie Royale de Langue et de Littérature françaises* de Belgique, le 9 décembre 1967, dans *Bulletin de —*, XLV (1967), n° 4, p. 11-19.

Le professeur a donné deux conférences à l'Université de Grenoble au mois de novembre 1967 ; sur l'invitation de l'*Académie Royale de Langue et Littérature françaises* de Belgique, il a prononcé, à la séance publique du 9 décembre 1967 de ladite Académie, un discours à la mémoire de Ferdinand Brunot, ancien membre de cette Académie ; il a donné, du 7 au 12 mai, trois conférences en Suède, aux Universités d'Upsal, de Stockholm et de Lund ; il a participé à Lund, par la même occasion, à un jury de thèse où il avait été convié.

Il a assuré, comme les années précédentes, la direction de la *Romania*, de la collection des *Classiques français du moyen âge* et de l'*Inventaire général de la langue française*.